

Le Slovène

Manon Laplante

Numéro 83, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, M. (2011). Le Slovène. *Brèves littéraires*, (83), 96–97.

MANON LAPLANTE

LE SLOVÈNE

Dans cette cité lacustre, rien ne lui répondait. Il y avait bien quelques échanges de « bonjour », quelques rares discussions avec des inconnus, parfois même une invitation hypocrite, sans aucune intention d'y donner suite. Aux terrasses de la rue principale, bondées de vacanciers en cette saison, elle était toujours seule. À se demander si elle existait vraiment. Le néant. Elle s'enfonçait dans le monde du silence. Inexplicablement, elle avait l'impression que cette absence d'elle-même était nécessaire. Il pouvait surgir quelque chose de ce vide.

Un après-midi, elle s'aperçut qu'on l'observait à la plage. Pas de doute. Un homme, assis sur le quai, regardait dans sa direction. Un chapeau dessinait des ombres sur son visage. Cachée derrière ses lunettes de soleil, elle le reconnut.



Elle l'avait rencontré dans un train immobilisé par une tempête de neige, dans un village perdu entre Dubrovnik et Ljubljana. C'était il y a une éternité, lui semblait-il. Elle n'avait plus à manger, aucune devise locale dans son sac. Elle avait peur de ce pays étranger. Peur de descendre seule du train. Peur que la locomotive ne reparte sans elle. Devinant son désarroi, il lui était venu en aide. Il parlait français.

Il y en aurait pour encore vingt-quatre heures, le temps d'effectuer les réparations. Il lui proposa de prendre une chambre chez l'habitant. Tout, plutôt que de rester dans ce wagon glacial, entourée de travailleurs yougoslaves bruyants. Elle le suivit. Leurs hôtes croates les invitèrent à partager leur repas. De temps à autre, il traduisait pour elle quelques mots de leur conversation.

Durant la nuit, il vint la rejoindre. Au petit matin, après un café trop fort et des œufs brouillés, ils retournèrent à la gare. Sur la route longeant le chemin de fer, il lui tenait la main. Leurs souliers tout trempés de boue, ils se hissèrent dans un wagon pour fuir ce pays où tout prenait une teinte brunâtre. Il retournait dans sa ville natale pour son service militaire. Leurs chemins se séparaient.



Sous ses doigts, son livre était trempé de sueur. Elle le reposa sur ses cuisses et essuya ses mains sur sa serviette de bain. Quand elle regarda à nouveau en direction du quai, le Slovène avait disparu.

Elle quitta la plage. Croisa un estivant qui somnolait sur une chaise longue, un journal sur les genoux. Une pensée lui traversa l'esprit : « Tiens, il y a bien longtemps que j'ai lu un quotidien. » Elle s'arrêta dans une pâtisserie, acheta une gaufre. Ramassa une bouteille de vin au magasin général. Puis rentra à son hôtel.

Un orage éclata. Elle éteignit les lumières du salon, poussa un fauteuil dans l'embrasure de la porte-fenêtre du balcon. Les feuilles des arbres tournoyaient comme des pantins tentant d'attraper un objet inaccessible. Hypnotisée par cette valse sur ciel en furie, elle fut gagnée par une irrésistible envie de dormir d'un profond sommeil.

Au matin, elle retourna à la plage. Toute la journée, elle attendit. En vain. C'était une autre de ces journées où elle aurait le sentiment d'avoir enfilé une suite de gestes sans aucun lien entre eux. Il était probablement fatal qu'elle aboutisse à ce cul-de-sac.